



EMBLEMA VI.

Seminate aurum vestrum in terram albam foliatam.
(Semez votre or dans la terre blanche feuillée.)



Epigramma VI.

Ruricolae pingui mandant sua femina terrae,
Cum fuerit rastris haec foliata suis.
Philosophi niveos aurum docuere per agros
Spargere, wui folii se levis instar habent:
Hoc ut agas, illus bene respice, namque quod aurum
Germinet, ex tritico videris, ut speculo.

Les paysans à la grasse terre livrent leur grain
Lorsqu'avec leurs râteaux ils l'ont bien feuilletée.
Les sages ont transmis l'art de répandre l'or
En la neige des champs tels que des feuilles minces.
Pour faire ainsi, regarde bien : vivant miroir
Le froment saura t'enseigner comme l'or germe.



DISCOURS VI.

Platon dit que la cité se compose, non du médecin et du médecin, mais du médecin et de l'agriculteur, c'est-à-dire d'hommes aux fonctions diverses. Il fait surtout mention du médecin et de l'agriculteur, car leurs œuvres sont particulièrement remarquables sous le rapport de l'imitation, de l'amélioration et du perfectionnement de la nature. L'un et l'autre en effet prennent le sujet naturel, auquel ils ajoutent, selon leur art, certaines choses nécessaires qui faisaient défaut, ou encore en ôtent le superflu. Leur art à tous deux peut en conséquence être défini (de même que la médecine par Hippocrate) comme l'adjonction de ce qui manque et la soustraction du superflu. L'agriculteur fait-il rien de plus, en effet, que d'ajouter au champ laissé par la nature le labourage, la lyration, le hersage, l'engrais ou fumure, l'ensemencement et le reste ? Ne confie-t-il pas l'accroissement et le développement à la nature qui fournit la chaleur du soleil et la pluie, multiplie, par ce moyen, les semences et les amène bientôt à l'état de récoltes bonnes à être coupées ? Entre temps, comme l'herbe pousse en abondance, il enlève les tribules⁵ et tout ce qui fait obstacle, il moissonne les récoltes mûres, ôte à ce qu'il a moissonné le superflu, c'est-à-dire la baie, la paille et autres choses du même genre. De même le médecin lui aussi (et assurément, le chimiste, à un point de vue différent) s'est donné pour tâche de conserver au corps humain la santé présente, et de la ramener si elle est absente, au moyen de divers remèdes ; il enlève la cause qui a provoqué le mal, soigne la maladie, calme les symptômes ; si le sang est trop abondant, il en diminue la quantité par la saignée ; s'il fait défaut, il le restaure en ordonnant un bon régime de vie, il chasse par la purgation les humeurs nuisibles et ainsi, de mille manières, il imite, supplée et corrige la nature par les œuvres de l'esprit et de l'art.

Ces choses sont bien connues. Aussi notre examen doit porter plutôt sur les réalités chymiques. Car la Chymie témoigne des opérations de l'agriculture par ses fins et ses modes d'opérer secrets. Les agriculteurs ont une terre où ils sèment leurs graines. De même les chimistes. Ils ont un fumier à l'aide duquel ils fertilisent leurs champs ; les chimistes aussi en ont un : sans lui rien ne se ferait et il ne faudrait espérer aucun fruit. Ceux-là ont des semences dont ils désirent la multiplication. Si les chimistes n'en possédaient pas, ils imiteraient (comme le dit Lulle) un peintre qui s'efforcerait de reproduire le visage d'un homme qu'il n'aurait jamais vu lui-même et dont il n'aurait jamais vu l'image. Les agriculteurs attendent la pluie et la chaleur du soleil ; de même les chimistes, eux aussi, administrent véritablement la chaleur qui convient à leur œuvre et la pluie. Pourquoi m'étendre ? La Chymie est entièrement parallèle à l'agriculture, elle est son substitut ; elle remplit en tous points son rôle, et cela, suivant l'allégorie la plus parfaite. C'est pourquoi les Anciens présentèrent Cérès, Triptolème, Osiris, Dionysos, dieux d'or, c'est-à-dire ayant trait à la Chymie, comme apprenant aux mortels à jeter la semence de leurs fruits dans la terre, enseignant l'agriculture et la propagation de la vigne, ainsi que l'usage du vin, toutes choses que des ignorants détournèrent à des usages rustiques, mais à tort. Ce sont là en effet des mystères très secrets de la nature qui, sous ces voiles de l'agriculture, sont cachés aux yeux du vulgaire et manifestés aux sages. C'est pourquoi les



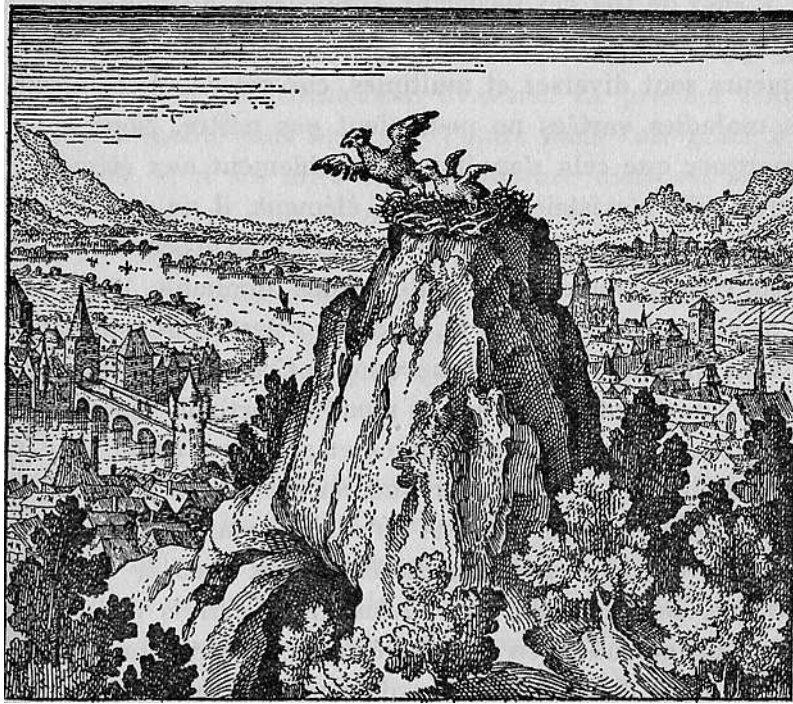
philosophes disent qu'il faut semer leur or dans la terre blanche feuillée, comme s'ils voulaient que l'ensemencement du blé soit tenu pour exemple et imité, ce que l'auteur du *Traité du Blé* et Jodocus Greverus ont fait d'excellente façon dans leurs descriptions. Tous deux ont en effet adapté, avec beaucoup de grâce, chacune des opérations de l'agriculture dans la production du blé à l'ensemencement de l'or ou génération de la teinture.

La terre blanche, étant sablonneuse, fournit peu de fruit aux paysans, à qui obéit mieux la terre noire et grasse. Mais la première en dispense, plus que tout, aux philosophes, si elle a été feuilletée, c'est-à-dire bien préparée. Ceux-ci en effet savent l'engraisser de leur fumier que les paysans ignorent totalement. L'ensemencement est la propagation du monde, grâce à laquelle ce qui ne peut durer dans l'individu reçoit la possibilité de durer dans l'espèce. Elle existe dans l'homme, les animaux et les plantes, chez celles-ci sous une forme hermaphrodite, chez ceux-là sous forme d'un double sexe distinct. Mais dans les métaux il en va bien autrement. Chez eux en effet, de l'écoulement du point naît la ligne, de celle-ci, la surface et de la surface, le corps. Et ce point, les astres l'ont produit avant la ligne, la surface et le corps, car il est leur principe à tous. La nature ajoute l'écoulement après un long intervalle de temps, ce qui veut dire que le Phoebus céleste a engendré sous la terre un petit enfant que Mercure a présenté à Vulcain pour qu'il fasse son éducation, et à Chiron, c'est-à-dire à l'artisan manuel, pour qu'il l'instruise. On écrit la même chose d'Achille, qui fut placé nu et endurci sous les flammes par sa mère Thétys. De Chiron, entre autres choses, il apprit la Musique et l'art de jouer de la cythare. Mais Achille n'est autre que le sujet philosophique (dont le fils est Pyrrhus à la chevelure rouge ; sans l'un et l'autre Troie n'aurait pu être prise, comme nous l'avons longuement démontré dans nos Hiéroglyphes). Aussi ce n'est pas sans raison que nous utilisons la musique (bien qu'au passage seulement) dans le présent ouvrage où nous décrivons Achille, ses vertus et ses exploits héroïques. Si en effet la musique a été l'ornement d'un si grand héros, comment ne donnerait-elle pas à ce petit livre plus de variété et d'agrément ? Car les anges chantent (comme l'attestent les Saintes Lettres), les cieux chantent, comme Pythagore l'a établi, et ils racontent la gloire de Dieu, ainsi que le dit le psalmiste ; les Muses et Apollon chantent, comme les poètes ; les hommes, même tout petits, chantent ; les oiseaux chantent, les brebis et les oies chantent sur des instruments de musique. Si donc nous aussi nous chantons, nous ne le faisons pas hors de propos.

**EMBLEMA VII.**

Fit pullus à nido volans, qui iterùm cadit in nidum.

(L'oisillon s'envole de son nid et y retombe.)

**Epigramma VII.**

Rupe cavâ nidum Jovis ALES struxerat, in quo
 Delituit, pullos enutriitque suos:
 Horum unus levibus voluit se tollere pennis,
 At fuit implumi fratre retentus ave.
 Inde volans redit in nidum, quem liquerat, illis
 Junge caput caudae, tum nec inanis eris.

L'oiseau de Jupiter en une roche creuse
 A fait son nid, s'y cache, y nourrit ses petits.
 L'un d'eux veut s'envoler sur ses ailes légères,
 Mais son frère, un oiseau sans plumes, le retient.
 Il revient donc au nid qu'il fuyait. A tous deux
 Joins la tête et la queue : ce n'est pas œuvre vaine.



DISCOURS VII.

Le chef de file des médecins, Hippocrate, affirme qu'il n'y a pas dans l'homme une humeur unique mais que les humeurs sont diverses et multiples, car s'il en était autrement des maladies variées ne pourraient pas naître. Nous pouvons remarquer que cela s'applique véritablement aux éléments du monde. S'il n'existait qu'un seul élément, il ne se changerait jamais en un autre, il n'y aurait ni corruption ni génération, mais toutes choses seraient une seule réalité immuable, et la nature ne produirait à partir de là ni corps célestes, ni minéraux, ni plantes, ni animaux. C'est pourquoi le Créateur suprême a disposé avec art tout ce Système du monde à partir de natures diverses et contraires, à savoir légères et pesantes, chaudes et froides, humides et sèches, pour que, suivant leurs affinités, l'une se convertisse en une autre, et qu'ainsi se réalise la composition de corps différant grandement entre eux sous le rapport de l'essence, des qualités, des vertus et des effets. Les mixtes imparfaits possèdent en effet des éléments légers comme le feu et l'air et aussi des éléments lourds comme la terre et l'eau, qui s'équilibrent entre eux d'une manière parfaitement égale de telle sorte qu'ils ne se fuient pas mais qu'ils supportent aisément d'être pris et retenus l'un par l'autre, le voisin par son voisin.

La terre et l'air s'opposent mutuellement et il en va de même du feu et de l'eau. Cependant le feu nourrit de l'amitié pour l'air en raison de la chaleur qui leur est commune et pour la terre à cause de leur sécheresse. Ainsi tous sont reliés entre eux par des liens d'affinité ou plutôt de consanguinité, et ils demeurent ensemble dans une composition unique qui, si elle est riche en parties légères, élève avec elle les parties lourdes et, si elle contient en abondance des éléments lourds, abaisse avec elle les parties légères.

Telle est la signification des deux Aigles, l'un emplumé, l'autre privé de plumes, dont le premier, qui a tenté de voler, est retenu par le second. Le combat du faucon et du héron fournit de ceci une illustration évidente. Le premier nommé, après être monté plus haut que l'autre dans l'air grâce à son vol rapide et à ses ailes légères, capture dans ses serres et déchire le héron dont le poids les fait tomber tous deux à terre. Le contraire pouvait se voir dans la colombe artificielle ou automate d'Archytas, dans laquelle les parties pesantes étaient soulevées par les éléments légers, c'est-à-dire que son corps de bois était emporté vers le haut par l'air renfermé à l'intérieur.

Dans le sujet philosophique, les éléments légers l'emportent tout d'abord sur les parties lourdes, sous le rapport de la quantité, néanmoins ils sont vaincus par la puissance de ces dernières. Mais après un certain temps les ailes d'aigle se déchirent et les deux oiseaux donnent naissance à un oiseau unique et de grande taille (l'autruche), qui est capable d'avalier le fer et court à terre, embarrassée par son poids, plus qu'il ne vole dans l'air, bien qu'il possède des plumes magnifiques. C'est de cet oiseau ou d'un de ses pareils qu'Hermès écrit, comme l'atteste l'auteur de *l'Aurore* au chap. V : « J'ai contemplé un oiseau vénéré des Sages, qui vole, tandis qu'il est dans le Bélier, le Cancer, la Balance et le Capricorne ; et tu en feras l'acquisition pour toujours à partir des vraies minières et des montagnes pierreuses. » Senior parle du même oiseau dans la *Table*, où il en voit deux, l'un volant,

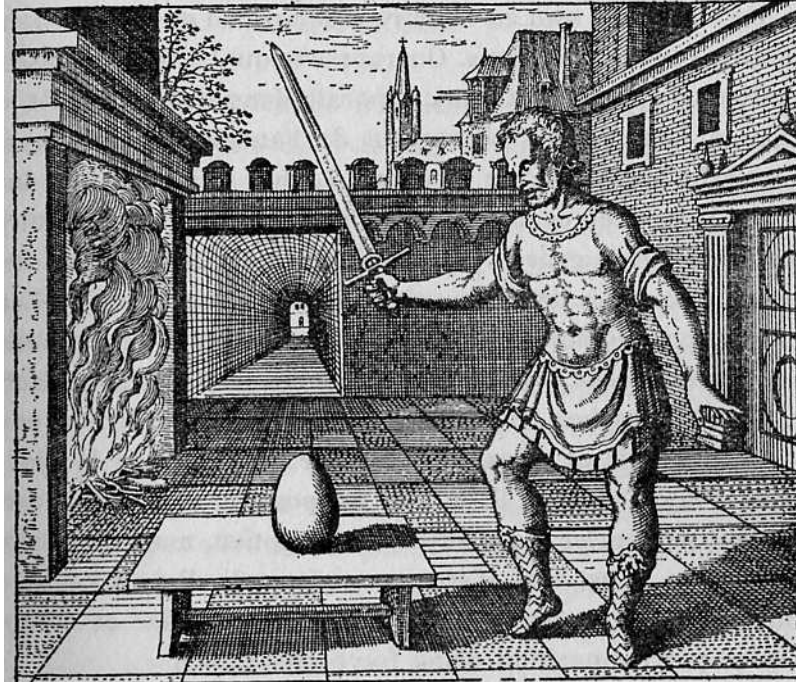


l'autre sans plumes ; chacun d'eux tient dans son bec la queue de l'autre, de telle sorte qu'on ne peut les séparer facilement. Telle est en effet la disposition de la nature Universelle : elle soulève toujours ce qui est lourd au moyen de ce qui est léger, et, inversement, abaisse les parties légères grâce aux parties lourdes, comme le déclare l'auteur du *Parfait Magistère*. Celui-ci a dénombré sept esprits minéraux à la ressemblance des astres errants et autant de corps métalliques ou étoiles fixes et il enseigne qu'il faut marier les premiers avec les seconds. C'est pourquoi l'Aristote chymique dit : « Lorsque l'esprit aura dissous le corps et l'âme de manière qu'ils existent dans sa propre forme, il ne demeurera pas de corps fixe si tu ne l'as pas capturé lui-même. La capture consiste à l'unir avec le corps dont tu as effectué la préparation au début, car dans ce corps l'esprit est capturé et empêché de fuir vers ce qui est au-dessus. » Dans le camphre, comme le rappelle Bonus, les éléments légers, qui sont l'eau et le feu, l'emportent sur les éléments pesants. C'est pourquoi on dit qu'il s'évapore tout entier et se dissipe dans l'air. Dans l'argent-vif, les fleurs de soufre et d'antimoine, le sel de sang de cerf, l'armoniac et les autres substances analogues, la terre vole avec l'air dans l'alambic et n'en est pas séparée. Dans l'or, le verre, le diamant, la pierre émeri, les grenades et les corps semblables, les éléments demeurent toujours unis et intacts, en présence de l'attaque du feu, et la terre retient et garde le reste en elle. Dans les autres combustibles, il se produit une division et une séparation des composants : les cendres demeurent au fond, l'eau, l'air et le feu gagnent les parties supérieures. Il ne faut pas, en conséquence, considérer la composition inégale des derniers corps mentionnés, qui ne provient pas d'un mélange suffisamment vigoureux, ni la mixtion des premiers, bien qu'elle soit plus durable, car ils sont néanmoins volatils, mais il faut avoir égard à la solidité, la constance et la fixité de la catégorie intermédiaire. Ainsi l'oiseau sans plumes retiendra l'oiseau emplumé, et la substance fixe fixera le corps volatil ; et c'est là ce qu'il faut obtenir.

**EMBLEMA VIII.**

Accipe ovum & igneo percute gladio.

(Prends l'œuf et frappe-le avec un glaive de feu.)

**Epigramma VIII.**

Est avis in mundo sublimior omnibus, Ovum
 Cujus ut inquiras, cura sit una tibi.
 Albumen luteum circumdat molle vitellum,
 Ignito (ceus mos) cautus id ense petas:
 Vulcano Mars addat opem: pullaster & inde
 Exortus, ferri victor & ignis erit.

Le ciel compte un oiseau, de tous le plus hardi,
 Dont tu chercheras l'œuf, n'ayant pas d'autre soin.
 Un mol blanc entoure le jaune. Avec prudence
 Touche-le d'une épée de flamme (c'est l'usage).
 Mars doit venir en aide à Vulcain ; il va naître
 Un oiselet vainqueur et du fer et du feu.



DISCOURS VIII.

Il est des espèces d'oiseaux multiples et variées dont les représentants sont en nombre indéterminé et dont les noms demeurent ignorés de nous. On rapporte qu'il existe un oiseau gigantesque appelé Ruc qui apparaît dans une petite île de l'océan à une époque déterminée de l'année et peut emporter avec lui dans l'air un éléphant. L'Inde et l'Amérique donnent des perroquets de diverses couleurs, des corbeaux et d'autres oiseaux du même genre. Mais rechercher les œufs de ces derniers ne relève pas de l'entreprise philosophique. Les Egyptiens se livrent chaque année à la destruction des œufs de crocodiles et les pourchassent comme en une guerre publiquement déclarée. Les Philosophes frappent leur œuf avec le feu, non pour qu'il soit détruit et périsse, mais pour qu'il reçoive la vie et croisse. Puisqu'en effet il en sort un poussin animé et vivant, il ne faut pas parier à son sujet de corruption, mais de génération. Il cesse, il est vrai, d'être un œuf par la disparition de la forme ovale et commence d'être un animal bipède et capable de voler par l'apparition d'une force plus noble.

Dans l'œuf, les semences du mâle et de la femelle sont unies ensemble sous une seule enveloppe ou coquille. Le jaune produit le poussin, la racine de ses membres et de ses viscères, grâce à la semence du mâle, formatrice et opérante, qui se trouve à l'intérieur. Le blanc fournit la matière, c'est-à-dire la trame et le moyen d'accroissement, à l'ébauche ou chaîne du poussin. La chaleur extérieure est le premier moteur qui, au moyen d'une certaine circulation des éléments et de leur transformation de l'un en l'autre, introduit une forme nouvelle, sous l'impulsion ou conduite de la nature. Car l'eau se change en air, l'air en feu, le feu en terre. Pendant que tous ces éléments s'unissent, une forme spécifique est envoyée du haut des astres et donne naissance à un individu d'une certaine espèce d'oiseau déterminée, à savoir celle à laquelle appartiennent l'œuf et la semence qui s'y trouve infusée.

On dit qu'il est frappé à l'aide d'un glaive de feu, parce que Vulcain, faisant office de sage-femme, fournit une issue au poussin (comme à Pallas, sortant du cerveau de Jupiter). C'est ce qu'affirme Basile Valentin lorsqu'il dit que Mercure fut enfermé en prison par Vulcain sur l'ordre de Mars, et qu'il ne fut pas libéré avant d'avoir subi tout entier la corruption et la mort. Cette mort est pour lui en vérité le commencement d'une vie nouvelle, de même que la corruption ou mort confère à l'œuf la génération et la vie nouvelles d'un poussin. Ainsi, lorsque le fœtus meurt à la vie humaine végétative (la seule dont il jouissait dans le sein maternel), une autre vie plus parfaite s'offre à lui par le passage à cette lumière du monde, autrement dit, par la naissance. Et pour nous aussi, une fois privés de cette vie présente que nous menons, une autre est toute prête, plus parfaite et éternelle.

Lulle appelle en de nombreux endroits ce glaive de feu, lance acérée, car le feu, de même que la lance ou le glaive acéré, transperce les corps, les rend poreux et susceptibles d'être traversés, de sorte que l'eau puisse les pénétrer pour les dissoudre et, de durs qu'ils étaient, les rendre mous et souples. Dans l'estomac du cormoran qui est de tous les oiseaux le plus vorace, un trouve des vers vivants, longs et fins, qui constituent pour lui, en quelque sorte, un instrument de chaleur : ils se précipitent

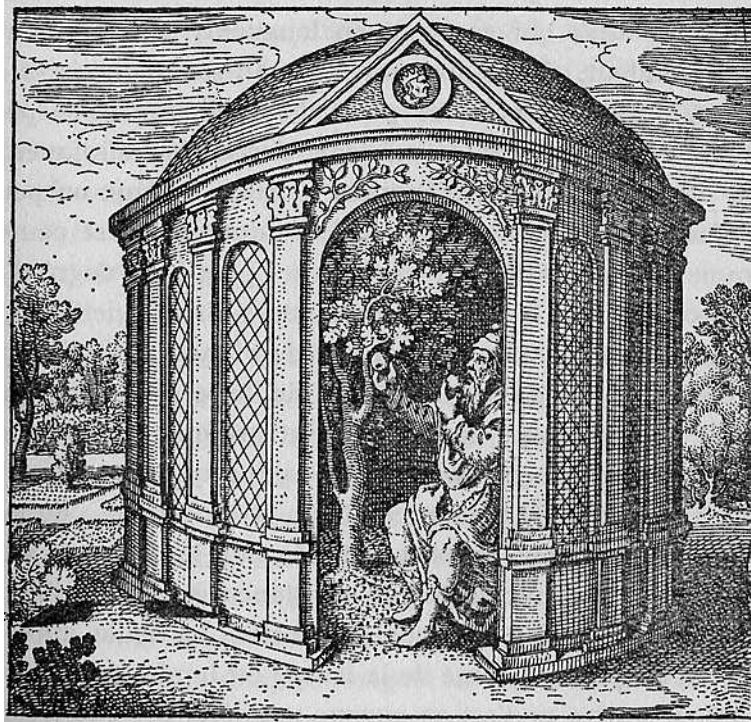


soudain sur les anguilles et les poissons qu'il a capturés et les perforent à la manière d'aiguilles très acérées (comme il nous a été donné de l'observer nous-mêmes), et ainsi ils le dévorent en un instant, par une opération admirable de la nature. De même donc que la chaleur pique, ce qui pique fait parfois office de chaleur. C'est pourquoi on pourra à juste titre nommer glaive de feu l'arme avec laquelle l'œuf des philosophes doit être atteint ou frappé. Les philosophes, à la vérité, veulent plutôt entendre ceci de la chaleur tempérée au moyen de laquelle l'œuf est couvé, comme le déclare Morfoleus dans la *Turbo.*, quand il dit : « *II faut, hommes sages, que l'humidité soit d'abord brûlée à feu lent, comme un exemple nous en est propose dans la génération du poussin ; dès que l'on augmente la force du feu, il convient que le vase soit obturé de tous côtés pour éviter d'en faire sortir le corps d'air et son esprit fugitif.* » Mais de quel oiseau est-ce l'œuf ? *Moscus* dit au même endroit : « *Quant à moi je déclare que l'on n'obtient aucun instrument si ce n'est à partir de notre poussière blanche, étoilée, splendide et tirée d'une pierre blanche ; c'est à l'aide de cette poussière que se font les instruments adaptés à l'œuf. Mais ils n'ont pas nommé l'œuf ou l'oiseau dont il provient.* »

**EMBLEMA IX.**

Arborem cum fene concludein rorida domo, & comedens de fructu ejus fiet juvenis.

(Enfermé l'arbre et le vieillard dans une maison pleine de rosée ; ayant mangé du fruit de l'arbre, il se transformera en jeune homme.)

**Epigramma IX.**

Arbor inest hortis Sophiae dans aurea mala,
 Haec tibi cum nostro sit capienda sene;
 Inque domo vitrea claudantur, roréque plenâ,
 Et sine per multos haec duo juncta dies:
 Tum fructu (mirum!) satiabitur arboris ille
 Ut fiat juvenis qui fuit ante senex.

Dans le jardin des sages est un arbre aux fruits d'or.
 Prends-le avec notre vieillard ; enferme-les
 En une maison de verre humide de rosée.
 Puis laisse-les tous deux, unis, de nombreux jours :
 Du fruit de l'arbre alors il se repaît (merveille !)
 Pour être transformé, lui, vieillard, en jeune homme.



DISCOURS IX.

Tous les êtres qui croissent en longueur, en largeur et en profondeur, c'est-à-dire qui naissent, sont nourris et augmentent, parviennent à leur point de perfection et se propagent ; ces mêmes êtres décroissent, c'est-à-dire diminuent de force, meurent et sont entièrement détruits, comme on peut le voir dans tous les végétaux et les animaux. C'est pourquoi l'homme aussi, lorsqu'il est parvenu au plus haut degré d'augmentation, connaît la décroissance, c'est-à-dire la vieillesse, par laquelle il diminue progressivement de vigueur jusqu'au point où survient la mort. La cause de la vieillesse est celle-là même qui fait qu'une lampe dont l'huile est presque épuisée s'affaiblit et luit d'une façon obscure. La lampe comprend trois éléments : la mèche, la substance grasse et la flamme ; de même dans l'homme la mèche est constituée par les organes vitaux, les viscères et les membres ; la substance grasse est l'humide radical ; la flamme est la chaleur native. La seule différence réside en ce que la flamme de la lampe est lumineuse, mais que la chaleur native ne l'est en aucune manière, car elle n'est pas feu mais seulement chaleur, et que la graisse est huileuse et l'humide radical visqueux, car il provient du principe séminal. De même aussi que la lampe s'éteint par manque d'huile, ainsi l'homme, par l'effet de la vieillesse et sans autre maladie, tombe dans le marasme, la déchéance sénile et, finalement, dans la mort.

On rapporte que l'aigle, embarrassé par son bec recourbé, mourrait de faim si la nature ne lui ôtait ce bec et ne lui rendait, en quelque sorte, la jeunesse. Ainsi les cerfs paraissent rajeunir en déposant leurs cornes, les serpents en quittant leur peau ou dépouille, les crabes leur carapace. Mais telle n'est pas la réalité, car l'humide radical consumé ne leur est pas restitué et ce n'est qu'une apparence. Quant à l'homme, il n'est rien qui le fasse rajeunir, si ce n'est la mort elle-même et le commencement de la vie éternelle qui lui fait suite. En ce qui concerne la forme extérieure et la restauration des forces d'une manière quelconque, la disparition des rides et des cheveux blancs, il en est pour affirmer qu'un remède est trouvé :

Lulle l'affirme à propos de la quintessence et Arnaud à propos de l'or préparé.

Ici les philosophes déclarent que le vieillard doit, pour devenir un jeune homme, être enfermé avec un certain arbre dans une maison remplie de rosée, qu'il doit alors manger du fruit de l'arbre et qu'il recouvrera ainsi la jeunesse. Le vulgaire a peine à croire qu'il existe de nos jours de tels arbres dans la nature. Les médecins écrivent des choses merveilleuses sur les myrobalans, fruits provenant d'un arbre, et leur attribuent des effets semblables, prétendant qu'ils font disparaître les cheveux blancs, purifient le sang, prolongent la vie. Mais ceci est mis en doute par beaucoup de gens, à moins qu'on ne dise qu'ils produisent ces effets par accident, comme d'autres substances qui purgent la masse du sang des souillures qui y sont mélangées et donnent à la chevelure blanche la teinte noire dont les myrobalans colorent, dit-on, les cheveux blancs et la pupille de l'œil. Marsile Ficin écrit, au Livre sur la conservation de la vie des hommes d'étude, qu'il est utile, pour atteindre un âge avancé, de sucer tous les jours le lait d'une certaine femme belle et jeune ; d'autres vantent, à la place, la chair de vipère prise comme aliment. Mais en vérité ces remèdes sont plus rudes que la vieillesse elle-même



et doivent être à peine utilisés à la dose d'un millième, même s'ils n'étaient pas dénués d'un effet très assuré. Paracelse écrit, au Livre de la Longue Vie, qu'un malade peut, par la seule imagination, attirer à lui la santé d'un autre, un vieillard la jeunesse d'un autre, mais cet auteur paraît avoir utilisé là sa seule imagination et non l'expérience. Il n'y a pas de doute à propos des Psylles à la pupille double et des striges qui fascinent par leur seul regard, d'où ce vers de Virgile : « Je ne sais quel œil fascine mes tendres agneaux.

Mais ces choses se produisent sans le contact grâce auquel l'arbre rend la jeunesse au vieillard. Cet arbre en effet possède des fruits pleins de douceur, mûrs et rouges qui se transforment aisément dans le sang le plus parfait, car ils sont faciles à digérer, fournissent une excellente nourriture et ne laissent dans le corps rien de superflu ni aucun déchet. Le vieillard abonde en phlegme blanc, il est de couleur blanche, ainsi que sa chevelure. Humeur, couleur et cheveux changent lorsqu'il mange de ces fruits et deviennent rouges, comme chez les jeunes gens. C'est pourquoi les philosophes disent que la Pierre est d'abord un vieillard c'est-à-dire de couleur blanche, puis un jeune homme, c'est-à-dire rouge, car cette dernière couleur est celle de la jeunesse et la première celle de la vieillesse.

On ajoute que le vieillard doit être enfermé avec l'arbre, non à ciel ouvert, mais dans une maison qui n'est pas sèche, mais humide de rosée. On tient pour prodigieux que des arbres naissent ou se développent dans un lieu clos ; cependant, si ce lieu est humide, il ne fait pas de doute qu'ils dureront longtemps. L'arbre en effet a pour nourriture une humeur et une terre aériennes, c'est-à-dire grasses, capables de monter dans le tronc et dans les branches et d'y produire des feuilles, des fleurs et des fruits. Tous les éléments concourent à cette œuvre naturelle. Le feu donne en effet le premier mouvement, en tant qu'agent efficient, l'air, la subtilité et le pouvoir de pénétration, l'eau la consistance mobile et glissante, et la terre, la coagulation. Car l'air redevient eau et l'eau redevient terre si une quantité superflue de ces éléments était montée. Par le feu j'entends la chaleur native qui, propagée avec la semence, fabrique et forme, à la façon d'un artisan, des fruits semblables à ceux dont provient la semence, par la puissance des astres. Non seulement l'évaporation de la rosée sert à humecter l'arbre pour qu'il puisse produire des fruits, mais elle sert également au vieillard, pour que, grâce à ces fruits, il puisse rajeunir ; en effet, la chaleur et l'humidité tempérées amollissent, remplissent et restaurent la peau rugueuse et sèche. Les médecins, en effet, ordonnent et prescrivent très utilement les bains tièdes dans le marasme et la déchéance séniles. Si l'on considère bien les choses, cet arbre est la fille du vieillard qui, comme Daphné, a été changée en un végétal de cette sorte ; c'est pourquoi le vieillard peut à bon droit espérer d'obtenir la jeunesse de celle dont il a causé l'existence.



EMBLEMA X.

Da ignem igni, Mercurium Mercurio, et sufficit tibi.
 (Donne du feu au feu, du mercure à Mercure, et cela te suffit.)



Epigramma X.

Machina pendet ab hac mundi connexa catena
 Tota, SUO QUOD PAR GAUDEAT OMNE PARI:
 Mercurius sic Mercurio, sic jungitur igni
 Ignis & haec arti sit data meta tuae.
 Hermetem Vulcanus agit, sed penniger Hermes,
 Cynthia, te solvit, te sed, Apollo, soror.

A cette chaîne qui l'assemble
 La machine du monde est pendue tout entière :
 Le semblable toujours réjouit son semblable.
 Ainsi le feu au feu et Mercure à Mercure
 S'unissent : de ton art vois ici la limite.
 Vulcain pousse Mercure ; mais cet Hermès ailé
 Te dégage, ô Cynthia, qui libères Apollon.



DISCOURS X.

Cette sentence, si on la prend au sens littéral prescrit seulement la quantité de feu et de Mercure et non l'introduction dans le sujet de quelque qualité nouvelle. En effet tout semblable ajouté à son semblable renforce sa similitude. C'est pourquoi les médecins affirment que les contraires portent remède à leurs contraires et que ceux-ci sont chassés par ceux-là ; ainsi nous voyons que le feu est éteint par l'eau et attisé par le feu qu'on lui ajoute. Le poète pense de même quand il dit : « Et Vénus dans les vins et le feu dans le feu exercent leur fureur. » Mais il faut répondre que feu et feu, Mercure et Mercure diffèrent grandement entre eux. Il existe en effet chez les philosophes de nombreuses sortes de feux comme de mercures. De plus la même chaleur et le même froid, dès que leur lieu et leur siège diffèrent, se distinguent de qualités du même genre. Nous voyons par exemple que la chaleur du feu appliquée à un membre est attirée et ôtée par une chaleur semblable, et que les membres engourdis et presque réduits à l'état de mort par le froid de l'hiver sont restaurés si on les plonge dans l'eau froide, sans que l'on ajoute immédiatement une chaleur externe. De même qu'une lumière plus vive en obscurcit une autre moins intense, une chaleur ou un froid plus violents atténuent une chaleur, un froid plus modérés. Il importe toutefois que la chaleur et le froid externes soient moins grands que ceux dont les membres ou les articulations étaient affectés auparavant, sinon l'impression provoquée serait identique à celle qui existait auparavant et le semblable serait augmenté bien plutôt qu'extrait par son semblable. En effet l'attraction du froid par l'eau froide et de la chaleur ignée par la chaleur convient à la nature, étant donné que tout changement soudain d'une qualité en son contraire est dangereux pour elle et qu'elle l'accueille moins volontiers, tandis qu'elle tolère celui qui se fait peu à peu et comme par degrés. Nous affirmons qu'autre est le feu interne, principe essentiel qui existe fixé déjà au préalable dans le sujet philosophique, et autre le feu externe. Il faut en dire autant du Mercure. Ce feu interne l'est d'une façon équivoque à cause de ses qualités ignées, de ses vertus et de ses opérations, et le feu externe l'est d'une manière univoque. Il faut donc donner le feu externe au feu interne et, de la même manière, Mercure à Mercure pour que le dessein de l'art se réalise.

Pour amollir ou mûrir par la cuisson tout ce qui est dur et cru, nous utilisons le feu et l'eau. L'eau dissout la dureté et pénètre dans les parties compactes, la chaleur lui ajoute la force et le mouvement. Cela se voit, par exemple, dans la cuisson des petits pois : par eux-mêmes ils sont durs et compacts, mais l'eau les fait gonfler, les brise et les réduit en purée, car la chaleur du feu raréfie l'eau par l'ébullition et la transforme en une substance plus ténue et presque aérienne. Ainsi la chaleur du feu résout en eau les parties crues des fruits ou des viandes et les fait s'évanouir dans l'air avec cette eau. De la même manière le feu et le mercure sont ici le feu et l'eau ; et eux-mêmes sont les parties mûres et les parties crues ; celles-là doivent être mûries par la cuisson, celles-ci doivent être purgées de leurs superfluités par le ministère du feu et de l'eau.

Nous démontrerons brièvement ici que ces deux feux et ces deux mercures sont avant toutes choses et seuls nécessaires à l'art. Empédocles a posé deux principes de toutes choses : la discorde et



l'amitié. La discorde provoque les corruptions, l'amitié les générations. On aperçoit clairement une discorde du même genre entre l'eau et le feu, puisque le feu fait s'évaporer l'eau et qu'inversement l'eau, si on l'ajoute au feu, l'éteint. Cependant il est manifeste que les mêmes éléments engendrent grâce à une certaine amitié, car, sous l'effet de la chaleur, il se produit, à partir de l'eau, une génération nouvelle d'air et aussi un durcissement de l'eau en pierre. Ainsi ces deux éléments, en quelque sorte primitifs, donnent naissance aux deux autres et entraînent, par conséquent, la production de toutes choses. L'eau fut la matière du ciel et de tous les êtres corporels. Le feu, en tant que forme, meut et informe cette matière. Ainsi l'eau ou mercure fournit ici la matière, et le feu ou soufre, la forme. Pour que ces deux éléments parviennent à opérer et qu'ils se meuvent mutuellement en dissolvant, en coagulant, en altérant, en colorant et en rendant parfait, il a fallu avoir recours à des adjuvants externes, sans lesquels il n'y aurait pas d'effet produit. Car de même que l'artisan ne fait rien sans marteau et sans feu, le philosophe est, lui aussi, impuissant s'il n'a pas ses instruments, qui sont l'eau et le feu. Et cette eau est appelée par certains eau de nuées, comme ce feu est dit occasionné. L'eau de nuées est sans aucun doute ainsi appelée parce qu'elle tombe goutte à goutte, comme la rosée de mai, et qu'elle se compose de parties extrêmement ténues. Comme la rosée de ce mois enfermée dans une coquille d'œuf élève, dit-on, dans l'air, l'œuf ou ce qui le contient, cette eau de nuées ou rosée fait de même monter l'œuf des philosophes, c'est-à-dire qu'elle le sublime, l'exalte, le parfait. Cette eau est également un vinaigre très aigre qui fait du corps un pur esprit « . Car de même que le vinaigre possède des qualités diverses, pénètre profondément et resserre, ainsi cette eau dissout et coagule, mais n'est pas coagulée, car elle n'appartient pas en propre au sujet. Cette eau a été rapportée de la fontaine du Parnasse qui, contrairement à la nature des autres fontaines, naît au sommet d'une montagne, créée par le sabot de Pégase, cheval volant⁹. Il faut en outre la présence du feu actuel qui doit cependant être modéré par ses degrés, comme par des freins. Il faut en effet imiter ici le Soleil qui, passant du Bélier au Lion, augmente peu à peu sa chaleur pendant que les êtres croissent, et se rapproche de plus en plus. En effet, l'enfant des philosophes doit être nourri de feu comme de lait et toujours plus abondamment à mesure qu'il grandit.

**EMBLEMA XI.**

Dealbate Latonam & rumite libros.
(Blanchissez Latone et déchirez vos livres.)

**Epigramma XI.**

Latonae sobolem non novit nemo gemellam,
(Ceufert fama vetus) quae Jovenata fuit.
Hanc alli tradunt cum luna lumina solis
Mixta, nigrae cui cint in faciae macule.
Latonam ergo pares albescere, damnaque dantes
Ambigo, adsit nec mora, rumpe libros.

De Latone on connaît les rejetons jumeaux,
Enfants de Jupiter, selon l'antique fable
D'autres la disent faite de soleil et de lune
Mêlés : elle a des taches noires sur sa face.
Donc, à blanchir Latone apprête-toi ; détruis
Ces livres ambigus qui ne font que te nuire.



DISCOURS XI.

La diversité des auteurs dans leurs écrits est telle que les chercheurs de la vérité concernant le but de l'art désespèrent presque de la découvrir. En effet si les discours allégoriques sont en eux-mêmes difficiles à saisir et causes d'erreurs nombreuses, ils le deviennent tout particulièrement là où les mêmes termes sont appliqués à des réalités diverses, et des termes différents aux mêmes réalités. Si l'on veut y trouver une issue, il faut posséder un génie divin pour apercevoir la vérité qui se cache sous de telles ténèbres, ou déployer un travail et des dépenses infinis pour discerner ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. Les philosophes affirment que l'un ne va pas sans l'autre, qu'un esprit pénétrant ne suffit pas sans le travail manuel et inversement, si bien que la théorie et la pratique ne doivent pas être séparées. Nul en effet n'est doué d'une intelligence assez clairvoyante pour éviter cent mille fois les détours, les erreurs, les méprises sur les mots, les fausses directions aux carrefours, les ambiguïtés, et pour se tenir dans le sentier véritable de la nature. C'est pourquoi les philosophes disent : « Qui n'a pas encore erré n'a pas encore commencé, et les erreurs sont les maîtres qui enseignent ce que l'on doit faire ou non. » Ils répètent encore qu'un homme pourrait passer toute sa vie à distiller et à redistiller, dut-il vivre mille ans, avant de parvenir à la vérité par la seule Expérimentation. Qu'il y ait peu de profit en dehors de l'étude et de la lecture des auteurs, le Réformateur des insensés le donne à entendre lorsqu'il dit : « L'étude dissipe l'ignorance et ramène l'esprit humain à la véritable connaissance et à la science de toutes choses. Il est donc avant tout nécessaire d'acquérir la science en étudiant cette œuvre pleine de douceur, et d'aiguiser son esprit au moyen des paroles physiques, car c'est en elles que réside la connaissance de la vérité. Si donc les hommes laborieux ne méprisent pas l'étude, ils goûteront la suavité du fruit qui en résulte. Mais ceux qui auront répugné à étudier et auront cependant voulu travailler, qu'ils voient si leur art est l'imitation de la nature, alors qu'ils prétendent corriger celle-ci. Il est impossible que de tels hommes mènent à son terme parfait la préparation des secrets des philosophes. Les sages disent d'eux qu'ils passent à la pratique comme l'âne se dirige vers le foin, ne sachant vers quoi il tend le museau, si ce n'est dans la mesure où il amène les sens extérieurs privés d'intelligence vers la pâture, sous la seule conduite de la vue et du goût. » Telles sont ses paroles.

Mais les philosophes ont voulu éviter que l'on ne dépérisse par l'excès de l'étude, mer inépuisable et d'une profondeur immense, et que l'on ne tente (en vain) de mettre en action tout précepte littéral, même s'il concorde avec beaucoup d'autres, et qu'on ne consume et ne fasse décliner par là ses forces, la durée de son corps, sa réputation, ses biens et ses richesses. Dans ce but ils disent en langage emblématique qu'on doit blanchir Latone et déchirer ses livres pour ne pas déchirer son cœur. La plupart des livres sont en effet écrits d'une façon si obscure qu'ils ne sont compris que de leurs seuls auteurs. Plus d'un fut laissé pour égarer les hommes par envie, ou plutôt pour les retarder dans leur course, de manière qu'ils n'atteignent pas sans difficulté le but, ou encore pour obscurcir ce qui fut écrit avant eux. Qu'est-ce donc que blanchir Latone ? Le rechercher, voilà l'ouvrage, voilà le travail⁴. Latone, selon ce qu'affirme le traité « Le Son de la Trompette », « est un corps te parfait composé du



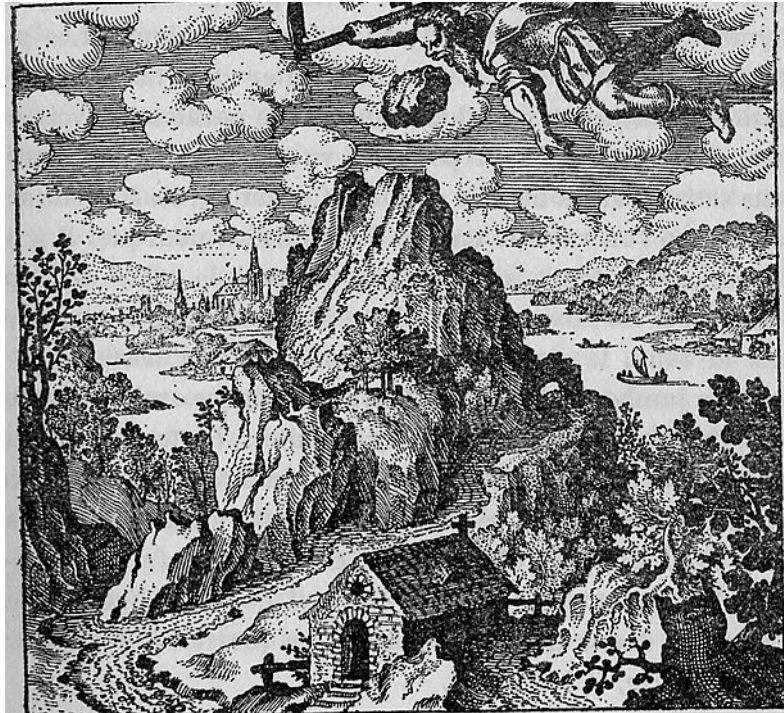
soleil et de la lune ». Les poètes et les très anciens écrivains déclarent que Latone est la mère du Soleil et de la Lune, c'est-à-dire d'Apollon et de Diane ; d'autres disent qu'elle est leur nourrice. Diane selon eux naquit la première (la Lune en effet et la Blancher apparaisent d'abord) et fit ensuite office de sage-femme le même jour pour la venue au monde de son frère Apollon. Latone est l'un des douze dieux hiéroglyphiques des Egyptiens. Ceux-ci répandirent ces allégories, ainsi que d'autres, parmi les autres peuples. Mais seuls des prêtres égyptiens en très petit nombre en possédaient l'intelligence et la signification exactes ; le reste des hommes appliquait les récits de ce genre à des sujets qui n'existent pas dans la nature, à savoir des dieux et des déesses divers. C'est pourquoi Latone possédait dans ce pays après Vulcain un temple très somptueux, recouvert et orné d'or, comme étant la mère de l'Apollon des Philosophes et de Diane.

Cette Latone est sombre et noirâtre, elle porte sur son visage des taches qui doivent être enlevées par un procédé qui est le blanchissement. Certains opèrent leurs blanchissements au moyen de céruse, de mercure sublimé, de talc réduit en huile et d'autres produits semblables ; ils enduisent la peau, la couvrent et la blanchissent ainsi. Mais ces enduits destinés à blanchir tombent sous l'effet d'un souffle d'air ou du moindre liquide, car ils ne pénètrent pas à l'intérieur. Les philosophes dédaignent de tels fards que l'on utilise davantage pour tromper les yeux que pour teindre la substance intérieure du corps. Ils veulent en effet que le visage de Latone soit blanchi d'une façon pénétrante, et que la peau elle-même soit changée d'une façon réelle et non à l'aide d'un fard. Mais on pourrait demander comment l'on y parvient. Je réponds qu'il faut d'abord rechercher et identifier Latone ; bien qu'elle soit extraite d'un endroit méprisable⁶, elle doit être élevée à une place plus digne, puis engloutie en un lieu bien plus vil, qui est le fumier. Car là elle blanchira et deviendra plomb blanc. Lorsqu'on a obtenu celui-ci, il n'y a plus à douter du succès final, c'est-à-dire du plomb rouge qui est le principe et la fin de l'œuvre.

**EMBLEMA XII.**

Lapis, quem Saturnus, pro Jove filio devoratum, evomuit, Pro monumento in Helicone mortabilus
est positus.

(La pierre que Saturne avait dévorée à la place de son fils Jupiter et qu'il avait vomie est posée sur
l'Hélicon, monument pour les mortels.)

**Epigramma XII.**

Noces cupis causam, tot cur HELICONA poëte
Dicant, quidque ejus cuique petendus apex ?
Est LAPIS in summo, MONUMENTUM, vetice postus,
Pro Jove deglutiit quem vomique pater.
Si ceu verba sonant rem captas, mens tibi lava est,
Namque est Saturni CHEMICUS ille LAPIS.

Tu veux savoir pourquoi les poètes souvent
Parlent de l'Hélicon, de sa cime à gravir ?
Un monument se trouve en son sommet ; la Pierre
Que Saturne engloutit, pour son fils, et vomit.
Tu erres en prenant ces mots ainsi qu'ils sonnent.
Car de Saturne ici c'est la Pierre chymique.



DISCOURS XII.

Nous rencontrons l'allégorie de Saturne interprétée de diverses manières. Les astronomes en effet l'ont appliquée à l'astre le plus haut dans l'ordre des planètes, les apprentis chimistes, au métal le plus bas, à savoir le plomb. Les poètes païens l'ont tenu pour le père de Jupiter et le fils du Ciel ; les mythologues ont vu en lui le temps. Tous paraissent avoir pensé d'une façon juste à leur point de vue et possédé des justifications satisfaisantes de leur opinion. Cependant ils n'expliqueront pas ce que l'on raconte encore de Saturne : pourquoi il a avalé et vomi ses enfants, ainsi qu'une pierre à la place de Jupiter, pourquoi il est l'inventeur de la vérité, pourquoi il a pour attributs la faux, le serpent, la couleur noire, la tristesse et possède des jambes flageolantes. Les mythologues croient donner de cela l'interprétation la plus excellente : le temps, disent-ils, découvre la vérité et l'arrache aux ténèbres, il s'écoule en se déroulant comme un serpent, il anéantit toutes choses par la mort, comme à l'aide d'une faux, il dévore ses enfants c'est-à-dire toute les choses qu'il a engendrées, il ne peut digérer, c'est-à-dire faire disparaître entièrement les pierres dures, donc, en quelque sorte, il les vomit.

Certes, ces explications conviennent partiellement, mais elles ne cadrent pas avec la totalité du sujet, de la vérité et des circonstances. Les philosophes expérimentés déclarent pour leur part que Saturne est le premier à se présenter dans leur œuvre ; s'il est vraiment là, on ne peut se tromper et la vérité a été trouvée dans les ténèbres. Selon eux il n'est rien de plus excellent que le Noir. C'est pourquoi ils disent : « Toute couleur qui surviendra après la noirceur est digne d'éloges dans *l'Assemblée des philosophes*. Et lorsque tu auras vu ta matière devenir noire, réjouis-toi car c'est le principe de l'œuvre ». « Et dès qu'elle devient noire, nous disons que c'est là la clé de l'œuvre, car celle-ci ne se fait pas sans la couleur noire » selon le *Rosaire* citant Arnaud. Et le *Miroir* affirme : « Lorsque tu te seras mis à l'ouvrage, fais en sorte d'obtenir au commencement la couleur noire, et tu seras alors assuré que tu pourras et que tu suis la voie droite. » Et peu après : « Cette noirceur est appelée Terre ; elle s'obtient par une cuisson légère, réitérée le nombre de fois nécessaire jusqu'au moment où le Noir apparaît à la surface ». C'est pourquoi les mêmes affirment que Saturne a pour domaine la terre. Mercure l'eau, Jupiter l'air, et le soleil le feu. La couleur noire est donc Saturne, le révélateur de la vérité, qui dévore une pierre à la place de Jupiter. Car une noirceur, c'est-à-dire une nuée sombre, recouvre tout d'abord la pierre pour la dérober à la vue. Aussi Morien déclare : « Tout corps, s'il est privé d'âme, apparaît obscur et ténébreux. » Et Hermès : « Prends son cerveau, broie-le au moyen du vinaigre très aigre ou avec de l'urine d'enfants, jusqu'à ce qu'il devienne obscur ». Cela accompli, il vit dans la putréfaction, et les sombres nuées qui avant sa mort s'étaient trouvées au-dessus de lui et dans son corps reviennent.

Cette pierre est ensuite vomie par Saturne, lorsqu'elle blanchit. Elle est alors placée au sommet de l'Hélicon comme monument destiné aux mortels, ainsi que l'écrit Hésiode. Car la blancheur se cache en réalité sous le noir et on l'extrait de son ventre, c'est-à-dire de l'estomac de Saturne. D'où les paroles de Démocrite : « *Purifie l'étain par une ablution spéciale, extrais-en sa noirceur et son*



obscurité, et sa blancheur brillante apparaîtra ». Et il est dit dans la *Tourbe* : « *Joignez le sec à l'humide, c'est-à-dire la terre noire à son eau et cuisez jusqu'à ce qu'elle blanchisse* ». Et Arnaud dans *La Nouvelle Lumière*, au chapitre IV, s'exprime de façon parfaite lorsqu'il dit : « *L'humidité qui, dans la digestion, servait de remède à la noirceur, se montre donc desséchée lorsque la blancheur commence d'apparaître.* » Et un peu plus loin : « *Et mon maître me dit, parce que cette couleur brune montait, que la blancheur était extraite du ventre de sa noirceur, comme il est dit dans la Turba. Car lorsque tu auras vu le Noir lui-même, sache que sa blancheur est cachée dans le ventre du noir qui apparaît d'abord.* »

Outre le nom de Saturne, cette couleur noire reçoit celui de plomb. D'où les paroles d'Agadimon dans la *Tourbe* : « *Cuisez l'airain jusqu'à ce que sorte le noir que l'on appelle pièce de monnaie, et mêlez bien les substances de notre art, et vous trouverez aussitôt le noir qui est le plomb des sages, duquel les sages ont abondamment parlé dans leurs livres* ». Ici il fait allusion au propos d'Emigan : « *Quand la splendeur de Saturne s'élève dans l'air, elle n'apparaît pas, sinon enténébrée.* » Il pense aussi à Platon, dans le *Rosaire* : « *Le premier régime, celui de Saturne, est de pourrir et de mettre au soleil.* »

Tout ceci montre à quel point la pensée des philosophes est éloignée des opinions vulgairement reçues, quand ils parlent de Saturne. Saturne engendre Jupiter, c'est-à-dire une blancheur sombre ; Jupiter, de Latone, engendre Diane, c'est-à-dire le Blanc parfait, et Apollon, c'est-à-dire le Rouge. Et tel est le mode dont les couleurs parfaites permutent successivement entre elles. On dit que cette pierre rejetée par Saturne est placée comme monument destiné aux mortels, au sommet d'une montagne, ce qui est la vérité même.